

Ludwig
À la recherche du temps perdu
Ludwig — Italie/France/Allemagne 1972, 245 minutes

Dominic Bouchard

Le cinéma français
Number 253, March–April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47345ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, D. (2008). Review of [Ludwig : à la recherche du temps perdu /
Ludwig — Italie/France/Allemagne 1972, 245 minutes]. *Séquences*,(253), 22–22.

LUDWIG

À la recherche du temps perdu

Protagoniste d'une modernité cinématographique, aristocrate, cinéaste, dramaturge et lecteur assidu de Proust, Luchino Visconti a façonné, avec Fellini, Pasolini, Antonioni et Rossellini, la grande réputation du cinéma italien d'après-guerre; il est de ces auteurs dont l'œuvre entière a marqué l'histoire du 7^e Art, ainsi que la mémoire de toute une génération de cinéphiles.

DOMINIC BOUCHARD

Le **Ludwig** (1972) de Visconti est un film magistral qu'il faut expérimenter dans sa version intégrale de quatre heures et cinq minutes bien comptées pour pouvoir apprécier la finesse de son récit, l'intensité et la générosité de ses acteurs — à commencer par Helmut Berger —, et surtout, l'équilibre, la cohérence presque métaphysique de son ensemble. Ce long métrage est une illustration parfaite de ce qu'a dit un jour Jean de Baroncelli, soit que chez Visconti, le beau « joue le rôle de quatrième dimension »¹. À sa sortie, **Ludwig** a été présenté dans des versions non officielles amputées d'une heure, voire parfois même de deux, ce qui relève de l'absurdité lorsque nous considérons le rôle vital que joue le temps dans le travail du réalisateur italien. D'ailleurs, Visconti venait tout juste d'avorter le projet d'une adaptation cinématographique d'*À la recherche du temps perdu*, de Marcel Proust, lorsqu'il entreprit de réaliser **Ludwig**. En effet, le temps est une des problématiques que Visconti partage avec Proust. À cela, nous pouvons ajouter plusieurs thèmes déjà identifiés par Gilles Deleuze, dont l'histoire, l'art et l'aristocratie.



Le dernier des grands romantiques

Troisième volet d'un magnifique triptyque dont les deux premiers sont **Les Damnés** (1969) et **Mort à Venise** (1971), **Ludwig** n'est ni une biographie, ni une suite de fresques historiques. Certes, Visconti s'intéresse au roi Louis II de Bavière, de son couronnement en 1864 jusqu'à sa mort en 1886, mais l'histoire est celle d'un destin singulier engagé dans sa propre déchéance ainsi que dans celle de son pays. Ludwig règne sur une période de transition politique, alors que le nouvel ordre de la bourgeoisie constitutionnaliste remplace progressivement l'ancien ordre de l'aristocratie. Le monarque est le dernier des grands romantiques qui croit au pouvoir de l'amour, de l'art et de la beauté contre la médiocrité, l'hypocrisie et l'argent. Mais le souverain est bien conscient que sa quête du sublime, de l'extase et de la liberté, de l'union de la nature et de l'homme appartient à une autre époque. Ludwig est donc progressivement envahi par ce sentiment proustien que quelque chose, son existence peut-être, est arrivé « trop tard » dans l'histoire. **Ludwig**, c'est alors le récit d'un sacrifice, de

la mise à mort d'une croyance, d'une époque, d'un état — à comprendre tant sur le plan existentiel que politique.

Le temps se manifeste également sous la forme de la mémoire et du souvenir. **Ludwig** est ponctué par quatorze brefs témoignages d'hommes politiques filmés de face et plaqués sur un fond noir. Ceux-ci participent à une enquête en racontant ce dont ils se souviennent à propos de la vie de Ludwig. Le film est donc une série de longs retours en arrière illustrant le récit de ces hommes.

Parler de tableaux vivants pour décrire la beauté des images de **Ludwig** serait négliger le rôle primordial joué par le temps, qui vient toujours complexifier l'action, pervertir les gestes, dégrader le décorum, fragiliser les êtres. Chez Visconti, le temps rend possible une réflexion sur la représentation. À titre d'exemple, pensons à la magnifique séquence d'introduction montrant le couronnement de Ludwig : chaque geste est dicté par les conventions, l'action est parfaitement orchestrée (génuflexions, sourires); bref, l'aristocratie se donne en représentation. Puis, tel un discret coup de couteau dans la toile d'un grand peintre classique, la mise en scène de Visconti dérègle l'ordre de la cérémonie en montrant Ludwig saisir sa flûte de champagne d'une main tremblante, en ingurgiter nerveusement son contenu, puis affichant des signes de doute et d'hésitation sur son visage.

Le cinéma de Visconti se veut essentiellement anthropomorphe. Dans **Ludwig**, il n'y a pas un lieu, ni un paysage qui ne soit pas révélé par l'action d'un personnage. Même s'il filme les magnifiques châteaux de Neuschwanstein et de Linderhof, Visconti s'interdit le spectacle touristique. Les lieux, les objets et les costumes sont autant d'indicateurs de l'histoire et des qualités qui constituent les personnages. Pour révéler le protagoniste principal dans son état naturel, Visconti utilise le zoom. Ce mouvement optique permet d'être physiquement à l'extérieur de l'espace intime du roi tout en étant visuellement à l'intérieur de celui-ci. Le résultat est émouvant, puisqu'il révèle un homme fragile agissant à l'abri des regards indiscrets. Manifestement, **Ludwig** est un des grands requiem de l'histoire du cinéma.

¹ Jean de Baroncelli, *Le Monde*, 18 juin 1963.

■ **LUDWIG** — Italie / France / Allemagne 1972, 245 minutes — Réal. : Luchino Visconti — Scén. : Suso Cecchi d'Amico, Ennio Medioli, Luchino Visconti — Images : Armando Nannuzzi — Mont. : Ruggero Mastroianni — Mus. : Franco Mannino — Son : Giuseppe Muratori, Vittorio Trentino — Dir. art. : Italo Tomassi — Cost. : Piero Tosi — Int. : Helmut Berger (Ludwig), Romy Schneider (Elisabeth d'Autriche), Trevor Howard (Richard Wagner), Silvana Mangano (Cosima Von Bülow), Gert Fröbe (le père Hoffmann), Helmut Griem (le conte Duerckheim), Izabella Teleszńska (la reine-mère), Umberto Orsini (le comte Von Holstein), John Moulder-Brown (le prince Otto), Sonia Petrovna (Sophie), Folker Bohnet (Joseph Kainz), Heinz Moog (le professeur Gudden), Adriana Asti (Lila Von Buliowski), Marc Porel (Richard Hornig), Nora Ricci (la comtesse Ida Ferenczy), Mark Burns (Hans Von Bülow), Maurizio Bonuglia (Mayor) — Prod. : Dieter Geissler, Ugo Santalucia